

**À Sa Majesté le roi Philippe d'Espagne et fils de Charles l'Invincible,
Lope de Aguirre, le dernier de ses sujets, vieux chrétien, issu d'ancêtres
d'humble condition, hidalgo, natif de la ville d'Oñate, en Biscaye,
dans le royaume d'Espagne.**

DANS MA JEUNESSE, j'ai traversé l'Océan et j'ai été au Pérou pour m'élever par la carrière des armes et accomplir le devoir imposé à tout homme de bien. Ainsi pendant vingt-quatre ans, je n'ai cessé de te rendre de nombreux services dans la conquête du Pérou et dans les établissements fondés en ton nom; c'est surtout dans les batailles et les combats livrés sous ton drapeau que je t'ai servi de toutes mes forces et de toutes mes facultés, sans jamais importuner tes officiers pour aucun salaire, ce dont feront foi les registres royaux. Je pense, très excellent Roi et Seigneur, – quoique tu ne l'aies pas été pour moi et mes compagnons, ingrat et cruel comme tu le fus à l'égard des loyaux services que tu as reçus de nous –, qu'il doit y avoir tromperie quelque part de ceux qui t'écrivent de cette partie des Indes et qui profitent ainsi de son extrême éloignement. Je te donne avis, Roi d'Espagne, de ce que tu as à faire pour la justice et le bon droit, relativement aux fidèles vassaux que tu as dans ce pays, quoique moi-même, lassé des cruautés dont se rendent coupables tes auditeurs, vice-rois et gouverneurs, je me sois affranchi de ton vassalage, moi et mes compagnons (je les nommerai plus tard), en reniant notre patrie, l'Espagne; en suite de quoi nous avons juré de te faire, dans ce pays, une guerre acharnée, aussi longtemps que nos forces y pourront suffire. La seule cause de notre conduite, sache-le, Roi et Seigneur, est que nous ne pouvons endurer les impôts écrasants, les ordonnances et les mauvais traitements dont nous accablent tes ministres, qui, pour favoriser leurs parents et leurs créatures, nous ont arraché notre gloire, notre vie et notre honneur: c'est pitié, ô Roi!, que de voir les mauvais traitements qu'ils nous ont fait subir. Je suis privé de ma jambe droite par suite des coups d'arquebuse que j'ai reçus dans la bataille de Chucuniga, auprès du maréchal Alonso de Alvarado, en accourant à ton appel et en combattant Francisco Hernández Girón, révolté contre toi, comme nous le sommes aujourd'hui, moi et mes compagnons, et comme nous le serons jusqu'à la mort. Nous nous sommes déjà soulevés de fait dans cet Etat, car tu as été cruel et tu as violé ta foi et tes serments. Nous regardons ici tes grâces comme moins dignes de foi que les ouvrages de Martin Luther, et ton vice-roi, le marquis de Cañete, n'est à nos yeux qu'un homme luxurieux; poussé par une perverse ambition, et un tyran. Il a mis à mort Martín de Robles, qui s'était signalé à ton service, Alvaro Tomás Vázquez, le conquérant du Pérou, le malheureux Alonso Díaz, qui, dans la découverte de cet Etat, a éprouvé plus de fatigues que les compagnons de Moïse au désert, et Piedrahita, vaillant capitaine, qui a vu bien des batailles en combattant sous ton drapeau. A Pucara, ce furent eux qui te donnèrent la victoire, car s'ils n'avaient pas pris ton parti, Francisco Hernández serait aujourd'hui roi du Pérou. Ne fais point cas des services que, dans leurs lettres, tes auditeurs prétendent t'avoir rendus, car c'est une bien grande dérision de leur part que d'appeler service le gaspillage de huit mille pesos de ton trésor royal, dévorés par leurs vices et leurs infamies. Donne-leur le châtement que mérite leur si évidente perversité. Songe bien à ceci Roi d'Espagne, pour n'être point cruel et ingrat envers tes vassaux: c'est que, pendant que vous jouissiez, ton père et toi, de la paix la plus profonde, au sein de tes Etats de Castille, ils t'ont donné, au prix de leur sang et de leurs biens, les royaumes et les provinces immenses que tu possèdes dans ces contrées; songe, Roi et Seigneur, que tu ne peux, en bonne justice, retirer aucun profit de ces contrées où tu n'as jamais rien aventuré, avant d'avoir indemnisé ceux qui y ont essuyé tant de fatigues et qui y ont sué leur sang.

JE SUIS CERTAIN que peu de rois vont en enfer, parce qu'ils sont en petit nombre; si vous étiez nombreux, aucun ne pourrait aller au ciel, car je pense que vous y seriez pires que des démons, vous dont la soif, la faim et l'ambition ne sont satisfaites que par le sang humain; mais rien ne me surprend en vous qui vous dites innocents comme des enfants: l'innocent est un fou et votre gouvernement n'est que vent. Moi et mes deux cents arquebusiers, mes "Maragnons", conquérants et nobles gentilshommes, faisons un seul vœu devant Dieu, c'est de mettre à mort tous tes ministres, car je sais déjà jusqu'où va ta clémence; et nous nous trouvons aujourd'hui les plus heureux des hommes d'être, dans cette contrée de l'Inde, les dépositaires de la foi et des commandements de Dieu, dans leur pure intégrité, et d'être, en notre qualité de bons chrétiens, les apôtres des doctrines de notre sainte mère l'Eglise romaine; aussi aspirons-nous, quoique pécheurs dans cette vie, à recevoir le martyre en témoignage des vérités divines.

EN QUITTANT le fleuve des Amazones qu'on appelle aussi le Maragnon, dans une île nommée la Marguerite, et habitée par des chrétiens, nous vîmes quelques relations venues d'Espagne, qui nous apprirent le grand schisme des luthériens qui y a éclaté. Nous en ressentîmes tant d'étonnement et une telle crainte, que je fis massacrer un Allemand nommé Monteverde, qui se trouvait parmi nous. L'avenir décidera du châtement des républiques, mais, sois convaincu, noble Monarque, que, Partout où je serai, je maintiendrai tout le monde dans la foi intacte du Christ. Dans ces contrées, la corruption des moines, spécialement, est si grande qu'il convient que ta colère et ton châtement en fassent justice, car il n'y a pas un seul d'entre eux qui ne s'imagine avoir

l'importance au moins d'un gouverneur. Songe, ô Roi ! à ne pas ajouter foi à leurs paroles : s'ils versent des larmes là-bas, aux pieds de ta royale personne, c'est afin de venir ici donner des ordres. Veux-tu savoir quelle est leur conduite aux Indes: dans le but de se procurer des marchandises et d'acquérir des biens temporels, ils font le trafic des sacrements de l'Eglise; ils sont les ennemis des pauvres, avarés, ambitieux gloutons et orgueilleux, de sorte que quelque inférieur que soit un moine il a la prétention de régir et gouverner. Apporte un prompt remède à cela, Roi et Seigneur, car les mauvais exemples qui résultent de toutes ces choses empêchent que la foi ne se propage et s'imprime dans l'esprit des naturels; et je dis, en outre, que si la dissolution continue à régner parmi les moines, les scandales ne cesseront point.

SI MOI ET MES COMPAGNONS nous avons résolu de mourir pour la juste raison qui est la nôtre, ô grand Roi ! toi seul as été la cause de tout cela et d'autres maux encore, pour n'avoir pris aucun souci des souffrances de tes sujets et n'avoir point reconnu tous les bienfaits que tu leur dois. Si tu ne jettes pas tes regards sur eux et si tu laisses faire tes auditeurs, jamais on ne parviendra à un bon résultat dans le gouvernement. Mon intention n'est pas de te présenter des témoins, mais de te donner connaissance de ce qui suit: chacun de tes auditeurs a par année quatre mille pesos d'appointements et huit mille pour les frais de sa charge, et au bout de trois ans chacun d'eux possède soixante mille pesos en économies, des terres et des héritages. Si au moins, avec tout cela, ils se contentaient d'être servis comme des hommes et n'exigeaient pas de nous autre chose, ce ne serait que demi-mal pour nous ; mais pour nos péchés, ils veulent que partout où nous les rencontrons nous nous mettions à genoux et nous les adorions comme Nabuchodonosor. Cela est intolérable pour un homme comme moi, couvert de blessures et mutilé sous tes drapeaux, ainsi que pour mes vieux compagnons, dont les forces se sont usées aussi en te servant. Je dois t'engager à ne point placer ta confiance dans de tels hommes de loi et t'avertir que le service de ton royaume souffre de ta négligence entre les mains de ces gens-là, dont la seule occupation est de bien marier leurs fils et leurs filles. C'est tout ce qu'ils savent faire, aussi, leur proverbe le plus commun est-il: "à tort ou raison bien grandit notre maison". En outre, les moines ne veulent instruire aucun Indien pauvre et se sont installés dans les meilleures commanderies du Pérou. Leur vie est vraiment rigoureuse et pénible, car chacun d'eux, dans le but de faire pénitence, a, dans ses cuisines, une douzaine de garçons, qui sont chargés de pêcher du poisson et de tuer des perdrix ou d'apporter des fruits; enfin toute la commanderie n'a d'autre chose à faire qu'à s'occuper d'eux.

JE TE JURE, Roi et Seigneur, par ma foi de chrétien, que si tu ne remédies à toutes les iniquités de ce pays, une calamité te viendra du ciel; je ne veux que te dire la vérité, car moi et mes compagnons nous n'attendons ni n'attendons rien de toi. C'a été une bien grande calamité que ton père, César et empereur par le courage des Espagnols, ait conquis la Germanie et ai perdu tant d'argent, produit par ces Indes que nous avons découvertes, tandis que tu ne prends aucun souci de notre vieillesse et de notre lassitude, au point qu'un jour nous mourrons de faim.

SACHE, PUISSANT ROI, que nous voyons d'ici que tu as conquis l'Allemagne par les armes, mais que l'Allemagne a conquis l'Espagne par la corruption. Aussi, nous trouvons-nous ici beaucoup plus heureux avec du maïs et de l'eau, par cela seul que nous sommes loin de ces égarements funestes, que ne le sont, avec leurs festins, ceux qui sont tombés dans ces erreurs. Que la guerre continue là où elle a commencé à s'allumer parmi les hommes, mais, en tout temps et au sein de l'adversité, nous ne cesserons jamais d'être soumis et de nous conformer aux préceptes de la sainte Eglise romaine. Nous ne pouvons croire, puissant Roi et Seigneur, que tu sois si cruel pour des vassaux aussi loyaux que ceux que tu as dans ces contrées; mais nous pensons que tes injustes auditeurs et ministres n'agissent pas selon tes ordres. Je dis cela, puissant Roi et Seigneur, parce qu'à deux lieues de Lima on découvrit auprès de la mer une lagune, où par la volonté de la Providence quelques poissons s'étaient multipliés. Les pervers auditeurs et les officiers de ta royale personne, afin de s'approprier le poisson pour leurs festins et orgies, affermèrent la lagune en ton nom, voulant nous faire croire que telle était ta volonté, comme si nous étions des insensés. Mais, s'il en est ainsi, Seigneur, laisse-nous pêcher quelques poissons, nous le demandons parce que nous avons contribué à cette découverte; et d'ailleurs, le roi de Castille a-t-il besoin des quatre cents pesos qui sont le prix de sa rente? Illustre Monarque, nous ne te demandons, en récompense, rien qui vienne de Cordoue, de Séville, de Valladolid, ni d'aucune partie de l'Espagne, qui est ton patrimoine; mais permets que des infortunés, épuisés par les fatigues, se nourrissent avec les fruits et les produits de ce pays; et songe, ô Roi, qu'il y a pour tous un Dieu, une égale récompense et un même châtiment, le paradis et l'enfer.

DANS L'ANNÉE 59, le marquis de Cañete donna à Pedro de Ursúa, naturel de Navarre, le commandement de l'expédition de découverte sur le fleuve des Amazones, que l'on appelle aussi l'expédition d'Omagua. A vrai dire, on n'entreprit la construction des navires que dans l'année 60, en la province des Motilonés, qui limite le Pérou. Les Indiens s'y nomment Motilonés, parce qu'ils ont les cheveux rasés. La région étant humide, lorsqu'on lança

les navires à l'eau, la plupart d'entre eux se brisèrent; nous construisîmes des barques et nous abandonnâmes les chevaux et toutes sortes de biens, après quoi nous nous laissâmes aller au cours du fleuve, non sans courir de graves dangers. Nous rencontrâmes les plus larges rivières du Pérou, de sorte que nous étions dans un vrai golfe d'eau douce, et nous parcourûmes d'une traite trois cents lieues, au bout desquelles nous débarquâmes pour la première fois depuis notre départ. Le gouverneur fut si pervers, si ambitieux et si négligent que nous ne pûmes le supporter; comme il est impossible de raconter tous ses méfaits, et comme je désire en outre m'en tenir à ce qui me regarde et fixer la part que j'ai prise à tout ces actes, part que tu rechercheras ô Roi et Seigneur, je dirai en peu de mots que nous le tuâmes sans plus tarder; après quoi nous élûmes pour notre roi un jeune gentilhomme de Séville, nommé don Fernando de Guzmán, et nous lui prîtâmes serment en cette qualité comme ta royale Personne le verra d'après les signatures de tous ceux qui prirent part à cette action, signatures qui sont restées à l'île Marguerite. On me nomma mestrie de camp, et comme je n'approuvais pas l'arrogance et les cruautés des autres, on voulu me tuer; mais je tuai le nouveau roi, le capitaine de sa garde, le lieutenant général, quatre capitaines, son majordome, l'ecclésiastique qui était son aumônier, une femme qui faisait partie de leur ligue, un commandeur de Rhodes, l'amiral, deux porte-étendards et cinq autres de leurs amis; tout cela dans l'intention de pousser la guerre avec vigueur et de mourir, s'il le fallait, pour nous venger des cruautés dont tes ministres nous accablent. Je nommai de nouveaux capitaines et un sergent-major: ils voulurent me tuer, je les fis tous pendre. Tout en suivant le cours du fleuve Maragnon, au milieu de ces assassinats et de ces malheurs, nous mîmes dix mois et demi pour arriver à l'embouchure du fleuve et pénétrer dans la mer. Nous voyageâmes pendant cent jours, ni plus ni moins, sur une distance de mille cinq cents lieues. Le fleuve est large et rapide; son embouchure a quatre-vingts lieues de large et l'eau y est douce; il ne se divise pas en un grand nombre de bras et de bas-fonds, comme on le prétend; il traverse huit cents lieues de désert, sans aucune espèce d'habitation, comme ta Majesté le verra d'après un récit très véridique que nous avons rédigé. Dans le trajet que nous fîmes, nous rencontrâmes plus de six mille îles. Dieu seul sait comment nous sommes sortis de ce lac de dangers!

JE TE RECOMMANDE, Roi et Seigneur, de ne jamais donner ordre, ni ne jamais permettre qu'aucune flotte suive le cours d'un fleuve si maudit; parce que, par ma foi de chrétien, je te jure que si cent mille hommes fussent venus, pas un seul n'eût échappé à cause de la fausseté des récits et des informations: il n'y a tout au long du fleuve que des sujets de désespoir, surtout pour des Espagnols fraîchement venus d'Europe.

LES CAPITAINES ET OFFICIERS qui m'entourent et qui, par les offenses qu'ils ont subies, jurent de mourir dans l'accomplissement de leur dessein, sont: Juan Gerónimo de Espínola, génois, capitaine d'infanterie, l'amiral Juan Gómez, Cristóbal García, capitaine d'infanterie, les deux Andalous, capitaines de cavalerie, Diego Tirado, auquel, Roi et Seigneur, les auditeurs ont outrageusement enlevé les Indiens qu'il avait gagnés la lance à la main, et le capitaine de ma garde, Roberto de Lozaya, son porte-étendard Nuño Hernández, valencien, Juan López de Ayala, de Cuenca, le payeur, le porte-étendard général Blas Gutiérrez, conquérant âgé de 27 ans et natif de Séville, Custodio Hernández (Fernandes), porte-drapeau portugais, Diego de Torres, porte-drapeau navarrais, le sergent Pedro Rodríguez Viso, Diego de Figueroa, Cristóbal Rodríguez, Pedro de Rojas, natif d'Andalousie, Juan de Salcedo, porte-étendard de cavalerie, Bartolomé Sánchez Paniagua, capitaine des alguazils, Diego Sánchez Bilbao, pourvoyeur, et un grand nombre d'autres hidalgos de cette troupe. Tous prient Dieu notre seigneur qu'il te comble toujours de nouvelles faveurs, qu'il te fasse sortir avec bonheur de tes guerres avec le Turc, le Français et tous les autres qui pourraient vouloir t'attaquer dans les contrées que tu habites; mais qu'ici Dieu nous fasse la grâce que nous puissions conquérir, l'épée à la main, la récompense qui nous est due, puisqu'on a refusé de nous faire justice.

Fils de vassaux qui te furent fidèles dans la province de Biscaye, je serai rebelle jusqu'à la mort à cause de ton ingratitude.

Lope de Aguirre, le vagabond